

*Sous le commandement du LV Augé, nous appareillons Oran le 16 juillet, après quelques semaines de réparations, et nous quittons Alger le 24. Notre secteur de patrouille se trouve sur les côtes de Corse, ce qui suit s'étant déroulé dans le Cana/ de Corse, au large de Bastia, Capria et l'île d'Elbe.*

*Rien en vue depuis le début de la patrouille.*

Depuis trois jours en mer, tout va bien pour l'instant. Il fait beaucoup plus chaud qu'à la dernière patrouille. Par ailleurs les jours étant plus longs, nous faisons des plongées de plus en plus longues, au moins 20 heures de moyenne quotidienne, pour 17 à 18 la dernière fois.

Nous étions donc en plongée depuis 5 heures du matin, le soir vers 22 heures nous dûmes faire surface. Malheureusement nos deux périscopes se trouvaient en panne, plus moyen de voir ce qui se passait au-dessus et autour de nous; toutefois nous avions l'écoute. Afin de mieux entendre le Commandant fait tout stopper à bord, j'écoute ... rien à signaler. Le chef radio, qui était monté au kiosque, écoute à son tour: RAS également. Le Commandant ordonne « surface »; sitôt émergé, l'officier de quart bondit à la passerelle. Nous nous trouvions à ce moment à environ dix milles de chaque côte, donc dans un secteur battu par les vedettes ennemies. L'officier de quart fait un tour d'horizon aux jumelles essayant de percer l'obscurité. Soudain il crie « alerte! » en même temps il bondit dans le kiosque et clos le panneau: il vient d'apercevoir à environ 200 mètres de nous un feu de scott et une étrave; il a reconnu une vedette qui fait route vers nous. Le Commandant ordonne « 50 mètres », le bateau s'enfonce et lentement, pour ne pas nous faire entendre, nous nous éloignons.

Le chef est à l'écoute, je suis près de lui: une heure environ se passe, on n'entend plus rien. Le Commandant décide alors de faire surface à nouveau, car il faut charger les batteries et renouveler l'air du bord. « Surface! ». A nouveau l'officier de quart bondit dans la baignoire suivi d'un timonier; deux minutes après « alerte! », tous deux bondissent en bas: deux vedettes nous encadrent, elles se font des signaux lumineux mais n'ont pas dû nous voir à cause de la légère couche de brume qui couvre la mer. Cinquante mètres encore, et l'affreuse chasse commence.

Alternativement, le chef et moi prenons l'écoute au Multispots et micros HF; nous faisons chacun une demi-heure afin d'avoir toujours les oreilles en état car notre attention doit être poussée à l'extrême. Vêtu d'un seul short, torse nu, je ruisselle malgré la fraîcheur des 50 mètres d'immersion. Je suis à l'écoute, je signale « bruiteur dans le tant bâbord », puis aussitôt un autre à tribord, en arrière, en avant. Le Commandant demande les gisements, je lui donne sans interruption, brusquement j'entends le bruit de tribord qui s'amplifie, s'amplifie ... distance ... Asdic crescendo, la vedette nous a sans doute repéré, elle fonce sur nous à toute allure, elle passe au dessus de nous: nous pâlissons et attendons les inévitables grenades ... mais non, la manœuvre nous a sauvé, et quelques secondes après son passage elle lâche ses grenades là où nous étions précédemment : Boum! Badaboum! La coque vibre, c'est tout, mais moi, les écouteurs sur les oreilles, j'en ai pris un drôle de coup, et pendant un moment je suis complètement sourd! Treize grenades ont été lancées, le commandant est un peu pâle, les officiers entourent les appareils d'écoute, je crois que l'on ne compte plus que sur nous. Environ une heure après, je subis une deuxième attaque: je n'ai vraiment pas de chance! Heureusement, je peux encore donner le gisement exact et la distance. Le commandant fait des calculs, manœuvre, et nous évitons de justesse.

Nous comptons les coups. Le bruit de chute des grenades dans l'eau: cette fois, au premier choc, j'ai eu le soin d'écartier les écouteurs de mes oreilles! Encore un chapelet de 13, puis 5 ... le calme revient. Nous tombons de fatigue; le commandant se voit un instant perdu nous tournons en rond et les vedettes tournent autour de nous, nous harcelant sans cesse. Vers trois heures du matin, je vais me reposer environ une demi-heure, puis je remonte au kiosque et l'autre radio va se reposer à son tour. Impossible de faire surface: avant d'avoir pu armer le canon nous aurions déjà été torpillé ou canonné; pas moyen non plus de torpiller les vedettes: clics calent trop peu! (propos du kiosque).

*Le 29 au soir nous faisons surface normalement, je rejoins le Commandant dans la baignoire. Au bout de quelques minutes un éclat lumineux nous fait plonger: bruits d'hélice au dessus de nous, probablement des vedettes italiennes qui ont pu discerner dans l'ombre une silhouette.*

*Ces adversaires, que nous n'avons pas identifiés, ont gardé le contact de façon intermittente à peu près 24 heures, pendant lesquelles nous avons navigué en immersion profonde. Nous avons déjà eu pas mal d'avaries : la barre avant était pratiquement indisponible: je crois me rappeler qu'on pouvait encore la manœuvrer, mais avec un vacarme suicidaire. Enfin, notre séjour en surface avait été trop bref pour renouveler l'air, la batterie, très vieille, tenait très mal la charge et à la fin de l'affaire se trouvera à la limite de l'inversion. Nous marchons le plus lentement possible, sans toucher aux barres ni aux pompes trop bruyantes; le bateau s'alourdit doucement à cause des rentrées d'eau inévitables à grande profondeur, on tient l'immersion en prenant de plus en plus de pointe positive, et cela au moyen d'un lest mobile constitué du Q/M Maître d'Hôtel, très gros, que je fais déplacer dans la coursive centrale.*

*Au cours de ces 24 heures, un certain nombre de chapelets de grenades largués: je les pointe à la craie blanche sur le tableau de plongée. Nous sommes secoués, mais aucune n'est réellement très proche. Pendant ce temps là, toutes les avaries possibles et imaginables (et Dieu sait s'il y a des possibilités sur un sous-marin !) se produisent. Elles sont surtout dues à la vétusté du bateau et à son entretien défectueux. En particulier, les deux périscopes nos lâchent l'un après l'autre (système de hissage) : plus moyen de reprendre la vue ! Le manomètre du poste central indique 80 mètres, la limite de sécurité : en fait, à cause de la pointe, l'arrière du bateau se trouve pas mal en dessous. Aux électriques la température est de 60°, l'humidité de l'air est de 100% : respiration très rapide, mais pas de sentiment d'asphyxie.*

Enfin, vers quatre heures, nous réussissons à percer le cercle infernal: la seule chose qui reste à faire est de s'écarter vers le large. Nous avons toujours notre assiette négative, l'avant à 60 mètres l'arrière à 40, impossible de rétablir en raison du bruit, paraît-il; mais j'ai cru savoir qu'il y avait d'autres avaries et que notre immersion fut encore plus importante: e n'est pas le problème des radios, nous avons assez à faire avec l'écoute!

Vers 6 heures nous subissons encore une autre attaque (6 + 6) : ce sera la dernière, car maintenant nous prenons le large après avoir encaissé une quarantaine de grenades.

Mais l'aventure se complique car, si nous avons échappé aux vedettes (d'après les relevés en gisement, il devait y en avoir quatre), la densité des batteries baisse, baisse, et l'air se raréfie terriblement. Cette journée du 30 sera une journée terrible: vers midi, l'air est tellement raréfié que nous haletons: on ouvre l'oxygène et nous régénérons avec de l'IR8 pour absorber le CO2. L'après-midi nous étouffons littéralement, des vertiges nous prennent, la tête est serrée comme dans un étau et notre respiration se fait à une vitesse folle. Nous sommes quasiment dans l'obscurité, car pour économiser le « jus » tout ce qui n'est pas nécessaire a été éteint, les électriques tournent au ralenti, juste pour avancer et tenir l'immersion.

A 16 heures je remonte au quart dans le kiosque, toujours à l'écoute, sachant que ce n'est plus le CO2 qui nous empoisonne mais, paraît-il, l'hydrogène. Je vois les appareils faire des cabrioles devant mes yeux, je dois tenir deux heures encore et il faudra encore quatre heures après pour faire surface à 22 heures. Tout à coup, je ne sens plus ni mes bras ni mes jambes, le sang semble se coaguler dans les veines; le barreur n'est pas mieux que moi, et l'officier de quart est redescendu. Je suis pris d'une nausée affreuse, et j'apprends qu'en bas presque tous les copains se tordent et vomissent, plusieurs sont écroulés et ne respirent plus que par miracle. Tout à coup, vers 17 heures, je sens ma tête se vider, mes jambes fléchissent et mes oreilles se mettent à bourdonner, tout tourne, je vais tomber

dans les pommes! Il ne faut pas! Je crie cela tout haut, malgré moi, je me cramponne au volant de l'appareil d'écoute, serre les dents, et le malaise passe un peu. Je finis mon quart et descends au poste de TSF. L'autre radio y est: «*je ne tiendrai pas jusqu'au bout*» me dit-il dans un souffle ; j'essaie de le réconforter, mais je suis presque aussi mal en point. Enfin il vient à l'officier en second, qui pourtant malade lui aussi essaie de nous réconforter de son énergie, l'idée de répandre de l'IR8 partout dans les coursives. Avec des efforts désespérés, car nous sommes comme des loques, nous sortons les fûts de granulés des cales et nous en répandons partout dans les coursives: il rougit aussitôt, devient brûlant mais absorbe le gaz carbonique et nous redonne un peu d'oxygène. Pendant une heure, cela nous permet de respirer un peu mieux, mais la torture reprend. A l'avant Je cuistot se tord sur sa couchette, râle et appelle sa mère, les rats remontent des cales et s'affalent dans la coursive, notre chien respire à grand peine: nous le hissons sur une bannette du haut au poste avant et il reste là sans bouger. Impossible de faire surface avant la nuit sans périscopes: s'il y a quelque chose près de nous il ne faut pas se jeter dans la gueule du loup! Des mécaniciens, appelés à la rescousse, ont essayé de réparer un périscopie mais, trop faibles, ils n'ont pu manœuvrer leurs clés à molette!

Je suis au poste TSF, je regarde l'aiguille de la montre: encore 1/2 heure, encore 1/4 d'heure, encore 5 minutes puis à 22 heures « surface! ».

*A la tombée de la nuit, il faut impérativement faire surface. Les effets du CO2 nous rendent extrêmement malades: une gueule de bois formidable et surtout une asthénie psychologique confinante à l'inconscience, personne ne panique, et pour cause, on sait à peine ce que l'on fait ! L'appareil d'écoute n'indiquant pas de bruit d'hélice, le Commandant ordonne « surface! » : je suis au poste central, debout contre l'échelle, les bras passés dans les barreaux pour rester droit; je me parle à moi même pour garder le contact avec la réalité : « tu es sur un sous-marin, tu vas faire surface, voilà les ordres qu'il va falloir donner... ».*

*Les dispositions sont prises pour armer le canon de 75 : les servants dans le kiosque et toute une chaîne d'hommes depuis la soute, chacun tenant un obus pour le passer au voisin. Surface, ouverture du panneau: l'afflux d'air pur a un effet paralysant. Sagot, qui se tenait dans le kiosque au dessus de moi, m'a dit avoir laissé échapper son obus qui est retombé au PC : en voilà un qui n'a pas du passer loin, étant donné ma situation cramponné à l'échelle!*

*Je ne garde aucun souvenir de cet incident: combien de temps sommes-nous restés ainsi paralysés? combien de temps a-t-il fallu pour armer le canon? Personne ne le sait.*

J'ai pris dans le kiosque, au dessus du poste central, mon poste de combat canon (on s'est aperçu que les radios ne doivent plus servir le canon, en raison du bruit dans les oreilles). Le Boum a réussi, tant bien que mal, à extirper les obus de la soute; j'en ai reçu un du central et le tiens entre mes jambes, prêt à le passer par le panneau à quelqu'un dans la baignoire. Dans le kiosque, outre le Commandant, se trouvent le timonier, ceux de l'armement canon et de l'oerlikon.

On fait ouvrir les portes voix afin de faire baisser un peu l'énorme surpression que nous avons à bord; l'air (si l'on peut encore l'appeler ainsi !) sort en sifflant; le Commandant empoigne le volant du panneau mais n'arrive pas à le débloquer! Ils s'y mettent à trois ... enfin le panneau s'ouvre, plus exactement il jaillit dans un bruit de canon. L'équipe de surface se propulse dans la baignoire et là, tout le monde s'écroule! En ce qui me concerne, je vois dans un brouillard mon obus basculer vers le poste central, puis plus rien ... combien de temps sommes nous restés ainsi inconscients? Il n'y avait heureusement personne, et la brume recouvrait la mer!

*Je monte à mon tour sur la passerelle: nous avons fait miraculeusement surface dans un bouchon de brume, la mer est très calme, pas un bruit, pas de silhouette ... le premier diesel part péniblement, et puis tout s'est déroulé normalement. Pas de rencontre pendant la nuit, à l'aube nous plongeons avec une atmosphère renouvelée et une batterie rechargée. D'après Sagot, les anglais, qui ont intercepté*

*un message italien, nous demandent de rompre le silence radio pour dire si nous sommes en mesure de démentir notre perte. Nous le sommes, et signalons nos avaries: nous recevons l'ordre de retour. Nous avons du rallier Alger le 5 août.*

Copyright PLONGÉE 2001-2002 de l'A.G.A.S.M.

Copyright A.G.A.S.M.